

LES ALIXARES DE GRENADE ET LE CHATEAU DE KHAOUARNAQ

On a réagi, surtout depuis M. Circourt (1) et F. Wolf (2), contre l'opinion qui voyait dans les romances appelés *moresques*, un tableau de la société musulmane d'Espagne, surtout dans les derniers temps du royaume de Grenade. Si les romances moresques n'ont, pour la plus grande partie, d'arabe que le titre et nous présentent de la couleur locale à la manière d'*Ibrahim ou l'illustre Bassa*, de M^{lle} de Scudéry, de *Malch-Adel*, de M^{me} Cottin, et du *Dernier Abencerage*, de M. de Châteaubriand, ce serait une erreur de n'admettre aucune exception. J'aurai l'occasion de signaler ailleurs les rapports qui existent entre certains romances du cycle de Roderic et les traditions arabes ; dans la présente étude, je prendrai pour sujet d'une comparaison analogue un trait d'un des romances classés parmi les moresques et j'espère montrer qu'il a été emprunté à une des plus anciennes légendes arabes.

« Sur les bords du Guadalquivir, en remontant, chemine le bon roi Don Juan. Il rencontre un More nommé Aben Amar (3). Le bon roi, dès qu'il l'a vu, lui a parlé de la sorte :

« Aben Amar, More de la Morerie, tu es fils d'un chien de More et d'une esclave chrétienne. On appelle ton père Hali (*Ali*) et ta mère

(1) *Histoire des Mores et des Morisques*, Paris, 1846, 3 vol. in-8°, t. III, p. 322.

(2) *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen National-Literatur*, Berlin, 1859, in-8°, ch. II ; *Ueber die Romanzenpoesie der Spanier*, p. 529-533. Cf. aussi Mila y Fontanals (*De la poesia heroica popular castellana*, Barcelone, 1874, in-8°. Introduction, p. XXIII-XXVI), qui rectifie quelques-unes des opinions émises dans les ouvrages précédents. Il faut tenir compte également des observations de M. T. Braga : quoiqu'elles n'aient pour objet que la poésie populaire portugaise, elles peuvent aussi s'appliquer à la poésie populaire espagnole (*Epopéas de raça mosarabe*, Porto, 1871, in-12, ch. III, p. 111-167).

(3) Les Benou'l Ah'mar furent les derniers princes musulmans qui régnèrent en Espagne : leur capitale était Grenade. Je me bornerai à renvoyer en ce qui les concerne, au travail de M. Gaudefroy-Demombynes, *Histoire des Benou'l Ah'mar*, Paris, 1898, in-8°.

Catalina. Lorsque tu naquis, ô More, la lune était dans son croissant, la mer était calme ; le vent ne la troublait pas. Un More qui naît sous ce signe ne doit point dire de mensonge. D'ailleurs j'ai un tien fils prisonnier en mon pouvoir et je lui accorderai la vie si tu me dis la vérité sur ce que vais te demander ; si tu ne me la dis point, More, je le tuerai et toi aussi.

» — Je te la dirai, bon roi, si tu m'accordes la vie.

» — Dis la moi, et la vie te sera accordée. Quels sont ces châteaux si élevés et si brillants ?

» — L'un, seigneur, est l'Alhambra ; les autres sont les Alixares travaillés à merveille. *Le More qui les a bâtis gagnait cent doublons par jour ; et quand il passait une journée sans travailler, il en perdait autant du sien. Et quand il eut achevé, le roi lui ôta la vie pour qu'il n'en bâtît pas un semblable au roi d'Andalousie (1)*. Le reste, c'est Grenade, Grenade ennoblie par beaucoup de chevaliers et d'arbalétriers (2).

C'est en Arabie et dans les légendes antéislamiques que nous allons retrouver l'origine de ce trait apporté plus tard en Espagne par les Arabes et appliqué à un monument d'origine postérieure (3).

Une tradition rapporte que le roi de Hirah, En No'mân ben Imrou'l-Qaïs (4), qui régna quatre-vingts ans, aurait fait construire un magnifique

(1) Remarquons en passant ce titre de « roi d'Andalousie » (*rey d'Andalucía*). Au point de vue espagnol, il n'a aucun sens ; en arabe, au contraire, il désigne le roi d'Espagne. Le début de ce romance n'existe pas dans la version abrégée qu'on trouve dans le recueil d'Ochoa (*Tesoro de los Romances*, Paris, s. d. in-8°, p. 283-284. *Romances moriscos, Romances varios*, n° 2, reproduite par Perez de Hita, *Histoire chevaleresque des Mores de Grenade*, trad. fr. Paris 1809, 2 vol. in-8°, t. I, p. 39-40. Il n'existe pas non plus dans l'édition de Wolf et Hermann. *Primavera y flor de romances*, Berlin, 1856, 2 v. in-12, t. I, p. 250 ; du moins il est rejeté en note (p. 251) comme ajouté par l'édition de 1550 et les suivantes. C'est la version du *Primavera* qu'a traduite M. de Puymaigre, *Petit Romancero*, Paris, 1878, pet. in-12, p. 64-65. Chateaubriand qui a imité ce romance dans le *Dernier Abencerage* (à la suite d'*Atala*, Paris, s. d. in-18 jés., p. 135) a également négligé ce trait. Mais que celui-ci ait fait partie du romance primitif, ou qu'il ait été ajouté au plus tard en 1550, il n'en est pas moins, comme on le verra, d'origine arabe.

(2) Trad. Damas-Hinard, *Romancero espagnol*, Paris, 1844, 2 v. in-18 jés., t. I, p. 218. Cette tradition a été reproduite par Vernes d'Arlande : *En Algérie, à travers l'Espagne et le Maroc*, Paris, 1882, gr. in-18, p. 184.

(3) Sur le peu de fondement historique de la trahison commise envers l'architecte et sur la légende en général, cf. Rothstein, *Die Dynastie der Lahmiden in al-Hira*, Berlin, 1899, in-8°, p. 15-16, 67-68 ; Nœldeke, *Geschichte der Perser und Araber*, Leyde, 1879, p. 79-80.

(4) Suivant d'autres, le palais de Khaouarnaq fut construit pour le fils d'En No'mân, Imrou'l Qaïs III, qui aurait été le meurtrier de l'architecte (Abou'l fêda, *Historia anteislamica*, éd. et tr. Fleischer, Leipzig, 1831, in-4°, p. 126 ; Iskender Agha Abkarious, *Taziin nihâyat el 'Arab*, Beyrouth, 1867, in-8°, p. 41). Hamzah d'Ispahan (*Annales*, éd. et tr. Gottwald, S. Pétersbourg

château appelé Khaouarnaq (1). La construction dura soixante ans ; suivant d'autres, vingt ans. L'architecte était un Grec nommé Sinimmâr (2). Il construisait pendant deux ou trois ans, puis disparaissait pendant cinq ans, plus ou moins : on le cherchait inutilement ; il revenait et donnait divers prétextes (3). Il continua d'agir ainsi pendant soixante

et Leipzig, 1844-48, 2 v. in-12, t. I, p. 105, t. II, p. 82, et dans Rasmussen, *Historia præcipuorum Arabum regnorum*, Copenhague, 1817, in-4°, p. 10-11 et 34), place aussi la construction de Khaouarnaq sous le règne d'Imrou'l Qaïs mais il distingue ce château de celui de Sinnin qui aurait été bâti par Sinimmâr. Il en est de même d'El-Khaouârezmi (*Mafâtih' el 'Oloum*, éd. Van Vloten, Leyde, 1895, in-8°, p. 111). La plupart des historiens, en l'attribuant à En No'mân, disent que ce prince le fit construire pour servir de demeure à Behrâm-Gour, fils du roi de Perse Yezdedgerd, qui était possédé d'un démon, (Ibn el Faqih El-Hamadzâni, *Compendium libri Kitâb al Boldân*, éd. de Goeje, Leyde, 1902, in-8°, p. 117), et dont on lui avait confié l'éducation (Eth Tha'âlebi *Histoire des rois de Perse*, éd. Zotenberg, Paris, 1902, in-4°, p. 540 ; Tabari, *Annales* 1^{re} partie, t. III, Leyde, 1879, in-8°, p. 850-851 ; El Bekri, *Mo'djem*, éd. Wustenfeld, Gœttingen, 1876, in-8°, p. 328 ; El Belâdzori, *Liber expugnationis regionum*, éd. de Goeje, Leyde, 1866, in-4°, 287 ; Ibn Khordâdbeh, *Kitâb el-Masâlik*, éd. de Goeje, Leyde, 1889, in-8°, p. 161, Mas'oudi, *Kitâb et tanbih*, éd. de Goeje, Leyde, 1894, in-8° ; tr. fr., *Le livre de l'avertissement*, Paris, 1897, in-8°, p. 144 ; El Mo'ahhar el Maqdisi, *Le livre de la création*, éd. et tr. Huart, t. III, Paris, 1903, in-8°, p. 165 du texte ; Ibn el Athir, *Kâmil*, Le Qaire, 12 vol. in-4°, 1302 hég., t. I, p. 176, reproduit par Mirkhond, *Rauzat es Safa*, tr. Rehatsek, 1^{re} partie, t. II, Londres, 1892, in-8°, p. 353 ; Ibn Khaldoun, *Kitâb el'Iber*, 7 v. in-4°, Boulaq, 1234 hég., t. II, p. 263 ; El Isbâhâni, *Kitâb el Aghâni* 20 vol. in-4°, Boulaq, 1285, hég., t. II, p. 38 ; El Baghdâdi, *Khizânat el adab*, Le Qaire, 1299, 4 v. in-4°, t. I, p. 146 ; El 'Aini, *El Maqâsid en nah'ouyah*, en marge du précédent, t. II, p. 496 ; Ibn Zhafer le Sicilien, *Solucân el Mot'â*, Tunis, 1279 hég., in-8°, p. 67 : éd. tr. Amari ; *Conforti politici*, Florence, 1851, in-12, p. 140 ; dans le roman persan de *Hest Peiker* par Nizâmi, c'est à El Mondzir, père d'En No'mân que Behrâm Gour a été confié : c'est lui qui fait bâtir le château de Khaouarnaq et qui fait périr Sinimmâr parce que celui-ci avoue qu'il aurait pu construire un plus beau château (cf Von Hammer, *Geschichte der schœnen Redekünste Persien*, Vienne, 1814, in-4°, p. 110, Munadjjim Bachi, *S'ah'aif el Akhbâr*, version turke (Constantinople, 1285 hég., 3 v. in-4°, t. I p. 408), attribue simplement à En No'mân la construction de Khaouarnaq.

(1) Cf. une note où M. Noeldeke rapproche ce nom d'un mot hébreu-rabbinique, signifiant « tonnelle, plantation », à défaut d'une étymologie persane acceptable (*Geschichte der Perser und Araber*, p. 79, note 3), comme celle qu'indiquent Ibn Qotaïbah, *Adab el Kâtib* (éd. Grünert, Leyde, 1901, in-8°, p. 533) et El Djaouâliqi (*Al Mu'arrab*, éd. Sachau, Leipzig, 1867, p. 56-56). M. Andreas (ap. Roth, *Die Dynastie der Lahmiden*, p. 144) l'explique par deux mots persans « qui a un bon toit ».

(2) Reiske (*Primæ lineæ historice regnorum arabicorum*, Göttingen, 1847, in-8°, p. 46), qui admet l'authenticité de cette légende, croit que le nom de Sinimmâr est une altération de Simân pour Simon, opinion suivie par Rasmussen (*Historia præcip. Arab. regn.* p. 21). Il était étranger, car il est traité tantôt de *Roumi*, tantôt de *'Ilj* (cf. Roth, *Die Dynastie der Lahmiden*, p. 15j).

(3) On reconnaît ici un trait du romance espagnol : l'architecte payant une somme égale à son salaire les jours où il ne travaille pas.

ans jusqu'à ce que la construction fut terminée. En No'mân monta alors sur le sommet et aperçut à la fois la mer devant lui et la terre derrière lui ; il voyait en même temps le poisson, le lézard des sables, la gazelle et les palmiers. Je n'ai jamais rien vu de pareil à cette construction ! s'écria-t-il. Sinimmâr lui dit : « Je connais la place d'une brique : si on l'enlevait, le palais s'écroulerait tout entier. — Quelque autre que toi la connaît-il ? demanda le roi. — Personne, assurément. » — Alors le roi ordonna de précipiter Sinimmâr du haut du palais : il fut broyé dans sa chute et son nom est passé en proverbe (1).

D'autres traditions mettent en scène un personnage à demi-fabuleux : Oh'aïh'ah ben El Djoullâb, de Médine, qui défendit cette ville contre le Tobba' du Yémen. Suivant la légende, il possédait une forteresse nommée Dhah'yân, construite en pierres noires. Lorsque la construction fut terminée, Oh'aïh'ah monta sur le faite avec un de ses serviteurs et dit : J'ai bâti une forteresse solide, telle qu'aucun Arabe n'en a construit de plus célèbre, et pourtant, je connais une pierre placée de telle sorte que, si on l'enlève, tout s'écroule. — Je la connais aussi, dit le serviteur. — Montre-la moi, mon fils, demanda Oh'aïh'ah. L'autre la désigna d'un signe de tête. Son maître le précipita des murs de cette forteresse ; le serviteur tomba la tête la première et se tua. Oh'aïh'ah le fit mourir seulement pour que personne n'eût connaissance du secret de la pierre. On lui attribue le vers suivant :

J'ai construit Dhah'yân après Mostazhil ; je l'ai bâti avec le revenu de mes richesses (2).

Comme on le voit, l'ingratitude envers l'architecte est remplacée par un acte de défiance, mais d'autres traditions rétablissent le lien qui unit les versions de ce conte. D'après El Maidâni (3) et El Djaouâliqi (4), ce serait Sinimmâr qui aurait construit le château de Dhah'yân et aurait été précipité pour ne pas révéler le secret du prince.

Des récits différents, pour en revenir à En No'mân, donnent un autre prétexte à son ingratitude. « Quand Sinimmâr eut fini son œuvre, dont on

(1) El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, t. II, p. 38 ; Yaqout, *Mo'djem el Boldân* (éd. Wustenteld, Leipzig, 1866-71, 6 vol. in-8°), t. II, p. 490 ; El Hamadzâni, *Compendium Kitâb el Boldân*, p. 176-177 ; El Qazouini ap. Cheïkho, *Medjâni el Adab*, t. II, Beyrouth, 1884, in-12, p. 221-222 ; Ibn al Athir, *Kâmil*, t. I, p. 176 ; El Djaouâliqi, *Mu'arrâb*, p. 87 ; Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris, 1847, 3 vol. in-8°, t. II, p. 55-56.

(2) El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, t. XIII, p. 124 ; Perron, *Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris, s. d. in-8°, p. 57. Yaqout qui mentionne (*Mo'djem el Boldân*, t. III, p. 407) la construction de Dhah'yân par Oh'aïh'ah, ne parle pas de ce détail.

(3) *Proverbes*, Boulaq, 1284 hég., 2 vol. in-4°, t. I, p. 140 ; Freytag, *Proverbia arabica*, Bonn, 1838-1843, 3 vol. in-8°, t. I, p. 179.

(4) *Mu'arrâb*, p. 88.

admira la beauté et la solidité: « Si j'avais su, dit-il, que vous me donneriez le salaire promis et que vous me récompenseriez convenablement, j'aurais bâti un château qui aurait tourné avec le soleil. — Comment ! lui dit-on, tu pouvais en construire un plus beau et tu ne l'as pas fait ! » Ensuite En No'mân donna l'ordre de le précipiter du haut du château (1).

Enfin, ce serait pour le mettre dans l'impossibilité de construire un édifice semblable qu'En No'mân fit jeter le malheureux architecte du sommet de son chef-d'œuvre (2).

La récompense de Sinimmâr passa en proverbe chez les Arabes (3) et les poètes y firent souvent allusion dans leur vers. Par l'un d'eux, nous pouvons déterminer la date exacte à laquelle cette légende était déjà répandue en Arabie.

Plusieurs historiens nous rapportent que 'Abd el 'Ozza ben Imrou'l Qais El Kelbi avait amené à El H'arith ben Mâryah le Ghassânide des chevaux en présent. Le prince fit de lui son ami intime. El H'arith avait un fils en nourrice chez les Benou l' H'amim ben 'Aouf, des Benou 'Abd el Oudd, branche des Kelbites, tribu à laquelle appartenait 'Abd El 'Ozza. Cet enfant mourut d'une morsure de serpent. Le père crut qu'on l'avait fait volontairement disparaître et dit à son commensal: Amène-moi ces gens. — Ce sont des hommes libres, répondit-il; je n'ai sur eux d'autorité ni par ma naissance, ni par mes actes. — Tu me les amèneras, répliqua le roi, sinon j'agirai. — Nous espérons recevoir de toi autre chose qu'un châtement, dit le Kelbite; puis il manda ses deux fils, 'Abd el H'arith et Charah'il, et écrivit ces vers qu'ils portèrent à leur tribu:

» J'ai reçu de lui — et que Dieu lui accorde une pire rémunération — la récompense de Sinimmâr qui pourtant n'était pas coupable (4).

(1) Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, t. III, p. 851; Price, *Essay towards the history of Arabia*, Londres 1824, in 4^o, p. 161-163; El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, t. II, p. 38; Eth Tha'âlebi, *Histoire des rois de Perse*, p. 540; El Bekri Mo'djem, p. 328; Ibn el Athir, *Kâmil*, t. I, p. 176; Nikbi ben Mas'oud, *Histoire des rois de Perse*, trad. et analysée par S. de Sacy, *Notices et Extraits*, t. II, p. 335; Mirkhond, *Rauzat es Safa*, 1^{re} partie, t. II, p. 353.

(2) Maidâni, *Proverbes*, t. I, p. 140; El Ibchihi, *Mostaf'ef*, 2 vol. in 4^o, Boulaq, 1292 hég., t. II, p. 171; El Djaouâliqi, *Mu'arrab*, p. 87-88; Abou Hilal el 'Askari, *Djemharat el Anthâl*, Bombay, 1304 hég., in 4^o, p. 80; le pseudo Djah'izh, *Kitâb el Mah'âsin*, éd. Van Vloten, Leyde 1898, in 8^o, p. 41.

(3) Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. II, p. 263; Pockoké, *Specimen historice Arabum*, Oxford 1650, in 4^o, p. 69. Une tradition assez obscure attribue au fils de Sinimmâr, Fat'ous, l'image d'un éléphant nommé Chabdiz, exécutée d'après l'ordre d'un roi des Indes, et qui passait pour une des merveilles du monde, à telles enseignes que deux individus partirent le même jour, l'un de l'extrémité du Turkestân, l'autre du fond du Maghrib, pour admirer l'image de Chabdiz (El Hamadzâni, *Compendium Kitâb el Boldân*, p. 214-215).

(4) Le premier vers est cité, comme d'un poète anonyme, d'après le *Kitâb al H'aiouân*, d'El Djah'izh, par El 'Aini, *El Maqâs'id en Nah'ouyah*, t. II, p. 496.

» Et marqua de son sang la construction où soixante ans (*var.* vingt ans), il avait entassé les briques et le plomb.

» Quand le roi vit le faite de l'édifice terminé — et il était comme une haute montagne ou un pic élevé —.

» Sinimmâr espéra recevoir toutes sortes de présents et obtenir l'amitié et la faveur du roi.

» Précipitez l'étranger du haut du château, dit le prince. Par Dieu ! c'est le plus extraordinaire des récits (1) ».

Si l'on admet que cet El H'arith ben Mâryah, roi de Ghassân, est le même qu'El H'arith, fils de Djabalah et de Mâryah, l'Aréthas des Byzantins, qui régna de 329 à 369 après J.-C., (2) ; on reconnaîtra que la légende de Sinimmâr est au moins antérieure au commencement du vi^e siècle de notre ère, puisqu'un poète la donnait en exemple.

D'autres y firent allusion et mentionnèrent l'ingratitude du roi sans en indiquer la cause. Parmi les plus anciens, on peut citer El-Motalammis, antérieur à l'hégire, qui dit dans un de ses poèmes :

« Le Lakhmite m'a récompensé de mes services comme l'a été Sinimmâr, qui pourtant était innocent (3) ».

Un contemporain du Prophète (4), Hanzhalah ben ech-Charqi, connu sous le nom d'Abou' t'-T'amah'ân el-Qaini, disait :

« Il l'a récompensée, elle et son maître, comme l'avait été Sinimmâr ; par Allât et 'Ozza, c'est ainsi que récompense celui qui se dégage de sa promesse (5) ».

(1) El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, t. II, p. 38 ; Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, t. II, p. 851-832 ; El Bekri, *Mo'djem*, p. 328 ; El Hamadzâni, *Compendium Kitâb el Boldân*, p. 177 ; Nœldeke, *Geschichte der Perser und Araber*, p. 177 ; El Baghdâdi, *Khizânat el Adab*, I, 142.

(2) Cf. Nœldeke, *Die Ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*, Berlin, 1887, in-4^o, p. 53.

(3) Motalammis, *Diwân*, éd. Vollers, Leipzig, 1903, in-8^o, p. 207. On remarquera que c'est une variante du premier vers de 'Abd el-'Ozza : cependant il est donné comme étant de Motalammis par Hamzah d'Ispahan (*Annales*, I, 105), Abou'l Féda (*Historia anteislamica*, p. 126) et Iskender Agha Abkarious (*Tesiin Nihayat el-'Arab*, p. 41). El Maidâni (*Proverbes*, I, 140) et El Djaouâliqi (*Mu'arrab*, p. 88) attribuent à un poète anonyme le vers suivant qui paraît une altération ou un plagiat du précédent :

Les Benou Sa'd nous ont récompensés de nos services comme l'a été Sinimmâr qui pourtant était innocent.

Une variante de ce vers est donnée par le pseudo-Djah'izh (*Kitâb el-Mahâsin*, p. 41), qui l'attribue également à un poète anonyme :

Nous avons récompensé les Benou Sa'd de leurs services, comme l'a été Sinimmâr qui était innocent.

(4) El-Isbahâni, *Kitâb el-Aghâni*, t. XI, p. 130 ; Ibn Qotaïbah, *Liber poesis et poetarum*, éd. de Goeje, Leyde, 1904, in-8^o, p. 229-230 ; El-Baghdâdi, *Khizânat el-Adab*, III, 426.

(5) Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, t. III, p. 851 ; El-Isbahâni, *Kitâb el-Aghâni*, t. II, p. 38 ; El-Baghdâdi, *Khizânat el-Adab*, t. I, p. 142 ; Nœldeke, *Geschichte der Perser und der Araber*, p. 80.

Salif ben Sa'id (var. Sa'd) a dit également :

« Ses fils ont récompensé Abou Ghailân pour sa magnificence et ses bienfaits, comme fut récompensé Sinimmâr (1) ».

On mentionne aussi ce vers de Yazid ben Iyâs en-Nahchâli :

Que Dieu récompense Kammâl de ses mauvaises actions, comme l'a été Sinimmâr (2).

Un vers d'El-Boraïq ben Iyâdh, cité par Djaouâliki (3), s'applique, d'après ce dernier, au constructeur du château d'Oh'aïh'ah :

Les Benou Lih'yân nous ont récompensés de les avoir sauvés de la mort, comme Sinimmâr fut rémunéré de son œuvre.

Une même tradition existe en Russie, à propos de la forteresse d'Ivan-gorod en Livonie, bâtie en 1492. Ivan III Vasilievitch aurait fait crever les yeux à l'architecte qui était Polonais, afin de le mettre dans l'impossibilité d'en construire une semblable (4). Cette légende fut ensuite appliquée à Ivan IV le Terrible : il aurait traité avec la même ingratitude l'architecte qui construisit l'église de Vasili Blajennyi, en commémoration de la prise de Kazan en 1551. Elle se présente sous deux formes : dans la première, le tsar aurait fait crever les yeux à l'architecte italien (5) ; dans la seconde, il lui aurait demandé s'il pouvait en construire une plus belle. L'imprudent ayant répondu que oui, Ivan IV lui fit trancher la tête (6).

(1) Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, t. III, p. 851 ; El-Isbahâni, *Kitâb el-Aghâni*, t. II, p. 38 ; El-Ichbihi, *Mostaf'ref*, t. II, p. 171 ; El-Baghdâdi, *Khizânat el-Adab*, t. I, p. 135, 142 ; El-'Aini, *El-Maqâs'id en-Nah'ouyah* (en marge du précédent), t. II, p. 495. Iskender Agha Abkarious qui rapporte ce vers (*Teziin Nihâyat el-'Arab*, p. 41) n'en nomme pas l'auteur ; cf. aussi El-Djerdjaoui, *Commentaire des vers cités par Ibn 'Aqil*, Le Qaire, 1301 hég., in-8°, p. 93 ; Noeldeke, *Geschichte der Perser*, p. 81.

(2) Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, t. III, p. 851 ; Noeldeke, *Geschichte der Perser und der Araber*, p. 81.

(3) *Mu'arrab*, p. 88.

(4) Gilles Fletcher, *Treatise of the Russe Common Wealth*, édité par E. Bond, *Russia at the close of the Sixteenth Century*, Londres, 1856, in-8°, p. 82 ; trad. en français par Du Bouzet, *La Russie au XVI^e siècle*, Leipzig, 1864, 2 v., in-12, t. II, ch. XVIII, p. 32.

(5) Boussingault, *Théâtre de la Moscovie*, Paris, 1859, in-12, p. 13 ; Oléarius, *Voyages très curieux et très renommés faits en Moscovie*, Amsterdam, 1727, in-4°, t. I, col. 151 (en appliquant cette légende à l'église de la Trinité) ; Marmier, *Lettres sur la Russie*, Paris, 1841, in-12, p. 205 ; Th. Gautier, *Voyage en Russie*, Paris, 1878, in-18 jés., p. 258. Une version populaire est donnée par Gordon (*Mes prisons en Russie*, Leipzig, 1861, in-12, p. 285) : il s'agit de l'église de S. Vasili et le tsar fait crever les yeux à l'architecte italien, nommé Fioravanti, parce que celui-ci avoue qu'il reste encore quelques imperfections dans l'édifice et qu'il pouvait faire mieux.

(6) A. Lagrelle, *Le Volga*, Paris, 1878, in-12, ch. II, p. 46 ; Th. Gautier, *Voyage en Russie*, p. 258-259. On peut s'étonner que cette légende qui n'est mentionnée par aucun des contemporains d'Ivan III et d'Ivan IV, ni même

Ce conte est joint à celui de l'évasion de Dédale ou de Veland le forgeron, dans un récit roumain qui se rattache à ce cycle: l'habile architecte (Manol) n'a pas les yeux arrachés ni la tête coupée: il périt en essayant de s'envoler loin du monument construit par lui. Le prince Rodolphe le noir (*Negrout-Voïda*, le noir voïévode), qui régnait vers 1250, chargea maître Manol et neuf autres maçons, de construire un monastère sur l'emplacement indiqué par un berger qui jouait des doïnas sur sa flûte (En réalité, l'église d'Argich fut bâtie en 1518). Comme dans une légende monténégrine (1), l'ouvrage fait le jour s'écroulait la nuit, jusqu'à ce que maître Manol reçut en dormant le conseil de murer la première femme qui apparaîtrait à l'aurore. Il se trouva que ce fut la sienne. En vain le ciel, à la prière du maître maçon, essaya d'arrêter la femme par des torrents de pluie et des coups de vent, elle arriva près de l'édifice en construction et fut murée malgré ses plaintes. Le couvent construit, Negrou-Voïda demanda aux architectes réunis sur la plate-forme s'ils pourraient en élever un plus beau. Les imprudents s'en déclarèrent capables. Alors le prince descendit sous un prétexte, fit briser les échafaudages et les échelles et abandonna les maçons qui se construisirent des ailes avec des planchettes. Mais en cherchant à s'envoler, ils tombèrent à terre et furent changés en pierres. Au moment de les imiter, Manol entendit la plainte étouffée de sa femme; il tomba sur le sol et fut transformé en une fontaine dont l'eau est claire et amère comme les larmes (2).

A ce cycle peut encore se rattacher une légende qui paraît être d'origine byzantine (cf. le grec *Sinimmâr*) et recueillie par un voyageur du XVIII^e siècle, comme s'appliquant à la construction d'une mosquée d'Andrinople. « Il y a, dit Jean Bell d'Antermomy, une très belle mosquée ornée de minarets qui passent pour des chefs-d'œuvre. Elle fut bâtie par un architecte grec, dont on rapporte que le Grand Seigneur, surpris du travail qu'il avoit fait paraître, dans l'exécution de ces Édifices, et jugeant que rien ne lui étoit impossible, lui ordonna de se faire des ailes et de

par ceux qui ont écrit plus d'un demi siècle après la mort du dernier, ait été admise comme un fait historique par un écrivain qui a la prétention de rétablir sous son vrai jour l'histoire de Russie (Cf. Augustin Galitzin, *La Russie au XVIII^e siècle*, Paris, 1863, in-12, Introduction, p. vii).

(1) Cf. Lejean, *Voyage en Albanie et au Montenegro, Tour du Monde*, t. 1, n^o 6, Paris 1860, p. 86.

(2) *Roumanian Fairy tales*, Londres, 1881, in-12, p. 97-105; Lancelot, *De Paris à Bucharest* § LV; *Tour du Monde*, t. XIII, 1866, p. 218-219. Cf. les ballades roumaines citées par Sainéan, *Les rites de la construction, Revue de l'histoire des Religions*, mai-juin 1902, p. 371-378. Il est à remarquer que l'épisode du prince voulant faire périr l'architecte et ses compagnons pour les empêcher de construire une édifice aussi beau ou plus beau, ne se trouve que dans les versions roumaines et manque dans les versions grecques, bulgares, serbes, madgyares, albanaises et tchinganiés.

s'élancer du haut d'un de ces minarets ; ce que l'infortuné architecte fut obligé de faire. Il prit en effet son essor, et, après avoir volé jusqu'à une certaine hauteur, il tomba entre quelques tombeaux et se cassa le cou ». L'auteur ajoute prudemment : Je ne garantis point la vérité de cette histoire, mais on m'a montré les tombeaux entre lesquels on prétend qu'il tomba (1).

On peut voir encore un souvenir de la légende de Sinimmâr dans une tradition du Soudan : un architecte marocain, Maloum Idris, aurait été tué par le roi de Ségou, Bittou Couloubali qui vivait en 1700, pour l'empêcher de bâtir pour un autre souverain un palais aussi beau que celui qu'il venait de construire à Ségou (2).

Tout en reconnaissant que les traditions citées ci-dessus peuvent être des modifications provenant de la légende de Sinimmâr, il faut admettre que des récits analogues ont pu se produire indépendamment, en prenant pour cause le désir de rester seul possesseur d'un chef-d'œuvre. C'est l'argument qui est donné dans les controverses de Sénèque le rhéteur pour expliquer pourquoi les Éliens auraient coupé les mains de Phidias : *Talem fecit Jovem ut hoc ejus opus Elii esse ultimum vellent* (3). De même, une légende citée par Orderic Vital, mentionne une princesse normande, du nom d'Auberée (Albereda) qui appela près d'elle l'architecte Lanfroi (Lanfredus), célèbre pour avoir bâti la grande tour de Pithiviers. Elle le chargea de construire le château d'Ivri (Arcem de Ibreio) et le fit tuer ensuite pour l'empêcher d'en élever un semblable. Elle-même périt par les mains de son mari qu'elle avait essayé d'écarter de cette forteresse (4). Sur le clocher de la Parochialkirche à Berlin, on voit quatre lions aux quatre angles. La légende rapporte qu'autrefois, ils rugissaient chaque fois que la cloche sonnait ; le magistrat, pour empêcher l'artiste de faire un second chef-d'œuvre du même genre, lui fit crever les yeux. Le malheureux demanda qu'on le conduisît encore une fois au clocher ; alors il tourna une vis, et, depuis lors, les lions restèrent muets (5). Une tradition semblable existe à Djemaâ-Saharidj en Kabylie. Pendant la sécheresse, un étranger réussit à construire un aqueduc et des canaux souterrains qui amenèrent par quatre-vingt-dix-

(1) Jean Bell d'Antermomy, *Voyages depuis St-Petersbourg en Russie*, trad. franç., Paris, 1766, 3 vol. in-12, t. III, p. 323-324.

(2) Ch. Monteil, *Monographie de Djenné*, Tulle, 1903, in-8°, p. 287.

(3) *Controverses et Suasoirs* éd. et trad. Bornecque, Paris, s. d. 2 v. in 18° jés., t. II p. 410.

(4) Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*. Pars III. Lib. VIII col. 627-628, ap. Migne, *Patrologia latina*, t. 188, Paris, 1855, in-8°; cf. Lot, *Helvis de Pevins, Romania*, t. XXVIII, 1899, p. 277, 278.

(5) Schwartz, *Sagen der Mark Brandenburg*, Stuttgart et Berlin, 1903, in-8° p. 5.

neuf issues, les eaux du Jurjura. Pour l'empêcher de faire profiter de son habileté un autre village, les habitants lui crevèrent les yeux (1).

Le château de Khaouarnaq fut célébré par les poètes anté-islamiques et l'on comprend que ses splendeurs, médiocres si on les compare à celles des monuments du Yémen, de Perse, d'Égypte ou de Grèce, aient frappé l'imagination des nomades. Une anecdote, vraie ou fausse, citée par Eth Tha'âlebi nous montre qu'il était orné de peintures. « Un jour, Behrâm confié à El-Mondzir, (substitué à En No'mân), voulant jouir à la fois des plaisirs de la chasse, de la musique, du vin et de la compagnie de l'amante, monta une chamelle de race, prit en croupe son esclave, la cithariste Azadzouâr, avec sa cithare, emporta une petite outre de vin et une coupe d'or, et partit pour le parc de chasse où il se mit à chasser, à boire et à écouter la musique. Un troupeau de gazelles se présentant devant lui, il dit à Azadzouâr : Laquelle veux-tu que j'abatte pour toi ? — Je veux, répondit-elle, que tu fasses qu'un mâle devienne comme une femelle et une femelle comme un mâle. — Tu demandes beaucoup, dit Behrâm. Puis, tirant sur un mâle une flèche dont la pointe avait la forme d'un croissant, il lui enleva les deux cornes, de sorte qu'il fut comme une femelle sans cornes et sans qu'il eût éprouvé aucune douleur à la tête. Visant ensuite la tête d'une femelle, Behrâm tira deux flèches qui y demeurèrent attachées comme deux cornes, de telle sorte qu'elle ressembla à un mâle. Bravo, mon Seigneur, dit Azadzouâr. Il reste que tu couses ensemble la tête et le pied de cette femelle. Behrâm fut outré de sa demande excessive. Il tira une balle sur la tête de la femelle, et immédiatement après, au moment où celle-ci la gratta avec son pied, une flèche qui cousit ensemble la tête et le pied. Mais après avoir achevé ce tour merveilleux et ce coup d'adresse extraordinaire, il jeta l'esclave à terre, la fit piétiner par la chamelle et, en l'invectivant, lui dit : Tu as voulu me déshonorer par ces demandes exagérées ! L'esclave, gravement meurtrie, ne fut pas rétablie avant longtemps. Certains disent qu'elle mourut de cette chute et sous les pieds de la chamelle. El Mondzir, dans son admiration, lorsqu'il apprit ce fait, invoqua la protection de Dieu sur Behrâm et fit représenter son image avec la cithariste, la chamelle, les gazelles et les scènes de leur aventure dans une des salles du Khouarnaq (2).

Un poète de la cour de Hirah, El Motalammis, dit en l'associant à un château non moins célèbre, Es Sadir :

« Es-tu le maître d'Es Sadir, de Bâriq, de Mobaidh ? Es-tu le maître

(1) Thierry-Mieg, *Six semaines en Afrique*, Paris, 1877, in-12. p. 321.

(2) *Histoire des rois de Perse*, p. 541-543.

d'El Khaouarnaq (1) ; du château crénelé de Sindâd, des palmiers bien alignés (2) ».

Quelque temps après El Motalammis, un poète, rival d'En Nabighah edz Dzobyâni, El Monâkhkhal le Yachkorite, qu'En No'mân fit périr à cause de ses relations avec sa favorite Motadjarradah, célébrait ainsi ce château :

« Quand je suis gris, je suis le maître d'El Khaouarnaq et d'Es Sadir (3). »

Un autre poète, victime également d'En No'mân, le chrétien 'Adi ben Zeid, le cite dans la pièce célèbre où il parle de la conversion au christianisme du fondateur de Khaouarnaq, au moment même où il s'enorgueillissait de sa splendeur :

« Considère le maître d'El Khaouarnaq lorsqu'un jour il regardait du haut de son château, — et la direction divine fait naître la réflexion.

» Il était réjoui par ce qu'il voyait : l'étendue de son royaume, la mer qui s'étalait à ses yeux et Es Sadir (4). »

(1) Un vers semblable est attribué au Lakhmide 'Amr ben Omâmah, son contemporain :

« Est-ce que le fils de ta mère possède ce qui lui plaît ? Est-ce que tu es le maître d'El Khaouarnaq et d'Es Sadir ? »

El Mofadhdhel, *Proverbes*, Constantinople, 1300 hég., in-8°, p. 68.

(2) Diwan xv, 1-2. Vollers, *Die Gedichte der Mutalammis*, p. 200. Ces vers sont aussi attribués (cf. Yaqout, *Mo'djem*, iv, 643) à El Mosayyab ben 'Als, contemporain d'El Motalammis. On retrouve ces deux vers fondus en un seul dans une pièce attribuée à El Asouad ben Ya'for en Nahchali, poète un peu postérieur :

« Les gens d'El Khaouarnaq, d'Es Sadir, de Bâriq et d'Es Sindâd, le château crénelé ».

Abou l'Abbâs el Mofadhdhel. *El Mofadhdhalyât*, éd. Thorbecke, Leipzig, 1885, in-8°, n° xxxvii, v. 9, p. 52; El Bekri, *Mo'djem*, p. 105, 328 (2^e hémistiche); Ya'qout, *Mo'djem*, t. iii, p. 160-164; le pseudo-Djah'izh, *Kitâb el Mah'âsin*, p. 178; El Hamadzâni, *Geographie der arabischen Halbinsel*, éd. D. Müller, Leyde, 1884, 2 v. in-8°, t. i, p. 171 et 231; El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, t. xi, p. 135; Ibn Ouâdhîh' El Ya'qoubi, *Historiae*, t. i, p. 259; El Biqâ'i, *Asouâq el 'Achouâq*, ap. Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, Leipzig, 1828, in-8°, p. 61; Cheikho, *Poètes arabes chrétiens*, Beyrouth, in-8°, 1890, p. 481. Le premier hémistiche du vers 2 a été imité par Fath' ben Khaqân, *Qalâid el 'Iqiân*, Boulaq, 1283, in-8°, p. 5, Dozy, *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis*, t. i, Leyde, 1846, in-4°, p. 33, 79 et 80, note 40.

(3) El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, iv, 166; xviii, 154, 154; Abkarious Iskender Agha *Teziin Nihâyat el Arab*, p. 38; id. *Raoudhat el Adab*, Beyrouth, 1858, in-12, p. 275; Ibn Qotaïbah, *Liber poësis et poetarum*, p. 239; Abou Tammâm, *Hamasa*, éd. Freytag, t. i. Bonn, 1828 in-4°, p. 266.

(4) Eth Tha'âlebi, *Histoire des rois des Perses*, p. 494; El Mot'ahhar, *Le Livre de la création*, t. iii, p. 200 du texte; El Bekri, *Mo'djem*, p. 327-328; Ibn'Abd Rabbih, *Kitâb el'Iqd el Fariâ*, Boulaq, 1293 hég. 3 vol. in-4°, t. i, p. 381; Ibn Badroun, *Commentaire d'Ibn 'Abdoun* éd. Dozy, Leyde, 1846, in-8°, p. 96; Ibn el Faqih, *Compendium Kitâb el Boldan*, p. 178. En Noueiri ap. Schultens, *Monumenta vetustiora Arabica, Historia imperii vetustissimi Joctanidarum*, Harderovici Gelrorum, 1786, in-4°, p. 48; Et Tortouchi, *Sirâdj el Molouk*,

La mention d'El Khaouarnaq se trouve encore chez un poète chrétien de la même époque, A'cha de Qaïs :

« A lui payèrent tribut es 'S'ailahoun, et en deçà, pour leurs fleuves, S'arifoun et El Khaouarnaq (1). »

Un contemporain du Prophète, H'assan ben Thâbit, cite encore Khaouarnaq comme une illustration de la dynastie des rois de Hirah :

« El Hârithah el Ghat'ri est comme le fils d'El Mondzir et comme (No'mân) Abou Qâbous, le seigneur d'El Khaouarnaq (2). »

Après la chute du royaume de Hirah et la conquête du pays par Khâled, un poète chrétien, 'Abd el Masih' ibn Boqaïlah disait dans un poème où il exprime éloquemment ses regrets :

« Devais-je donc, après le règne des deux Mondzir, voir un autre drapeau flotter sur El Khaouarnaq et Es Sadir (3). »

Le poète qui fit l'éloge funèbre de No'mân Abou Qabous, mort « sous un toit formé par la poitrine des éléphants », c'est-à-dire écrasé par eux sur l'ordre de Kesra, Salâmah ben Djendel, rappelle aussi ce château dans une de ses poésies :

« Est-il allé vers nos fils, les gens de Mareb, comme il était allé vers les gens d'En-Naqâ et d'El-Khaouarnaq (4). »

Les poètes musulmans continuèrent de vanter la splendeur du palais d'En No'mân, même lorsque le temps eut commencé son œuvre de destruction. Dans une élégie consacrée à H'odjr ben 'Adi, le premier qui mourut près de Koufah de la main du bourreau depuis la fondation de l'islam (en 51 de l'hégire), sa fille ou, suivant d'autres, Hind, fille de Zeïd El Ans'aryah, disait :

« Les oppresseurs se sont enorgueillis après la mort de H'odjr et ils ont trouvé du plaisir à El-Khaouarnaq et à Es-Sadir (5). »

Sa mention se rencontre encore à la fin du I^{er} siècle de l'hégire, dans un vers de Dzou'r Rommah.

Boulaq, 1289 hég. in-4°, p. 18 ; El 'Abbâsi, *Me'âhid et tens'is*, Boulaq, 1274 hég., in-4°, p. 142 ; Cheïkho, *Poètes arabes chrétiens*, p. 239 ; Ibn Qotaïbah, *Kitâb el Me'ârif*, éd. Wüstenfeld, Gottingen, 1850, in-8°, p. 318.

(1) El Mofadhhel, *Amthâl el 'Arab*, p. 76 ; Cheïkho, *Poètes arabes chrétiens* p. 383.

(2) *Diwân*, éd. de Tunis, 1281 hég., in-8°, p. 47 ; éd. de Lahore, 1878, in-8°, p. 67.

(3) Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, t. iv, Leyde, 1890, in-8°, p. 2042 ; Mas'oudi, *Prairies d'or*, t. i, Paris, 1861, in-8°, trad. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, p. 221 ; Yaqout, *Mo'djem*, t. ii, 492 ; t. iii, 60.

(4) El Békri, *Mo'djem*, p. 349 ; Cheïkho, *Poètes arabes chrétiens*, p. 491.

(5) Tabari, *Annales*, II^e partie, t. i, Leyde, 1881, p. 146 ; Ibn el Athir, *Kâmil*, t. iii, p. 246 ; El Isbahâni, *Kitâb el Aghâni*, t. xvi, p. 11. (Ce dernier attribue ces vers à une femme de Kindah).

« Elle a fait halte et en deçà d'elle se trouvaient H'ozoua et la dune de sable ; en deçà de moi le torrent de Khaflân et El-Khaouarnaq (1). »

Une élégie d'Abou l'Atâhyah, postérieur d'un siècle environ, commence ainsi :

« Que je regrette le temps si court passé entre El-Khaouarnaq et Es-Sadir (2). »

Ali ben Moh'ammed El 'Alaoui el H'immâmi parle ainsi de la décadence de ce château :

« Que de fois tu t'es arrêté à El-Khaouarnaq où l'on ne se rassemble plus pour les stations.

» Entre El-Ghadir et Es-Sadir, jusqu'aux demeures des évêques (3). »

Au VI^e siècle de l'hégire. Ibn Qalâqis s'exprime ainsi en parlant d'un rêve fait dans l'ivresse :

« Nous étions gratifiés de la couronne et des serments et nous parcourions El-Khaouarnaq et Es-Sadir (4). »

Safi eddin de Hillah exprime la même idée dans une pièce bachique :

(Le vin) est mon désir, sans rechercher en plus Es-Sadir et El-Khaouarnaq (5).

Mais, à la même époque (commencement du VIII^e siècle de l'hégire), Ibn Bat'out'ah, le célèbre voyageur maghribin n'y vit que des ruines : « Nous campâmes à Khaouarnaq ; c'est le lieu où résidèrent En No'mân, fils d'El Mondzir, et ses pères, les rois, fils de Mâ-es Samâ. Il est habité et l'on y voit des restes de coupoles immenses, dans une vaste plaine, et sur un canal qui sort de l'Euphrate (6).

La célébrité de Khaouarnaq s'était répandue à l'Ouest, et les poètes égyptiens en faisaient mention. Ainsi Behâ eddin Zohâir :

« Au large s'étendait la contrée aux recoins fertiles et vous y trouviez Es-Sadir et El-Khaouarnaq (7).

Maqrizi, d'après El Qodha'i et El Djah'izh, compte ce palais parmi les trente merveilles du monde (8) et cite un vers de Cheref eddin El Bou-s'iri, le célèbre auteur de la *Bordah* (9).

Plus loin encore, en avançant dans l'Ouest, Yah'ya ibn Khaldoun

(1) El Bekri, *Mo'djem*, p. 279.

(2) Abou l'Atâhyah, *Diwan*, Beyrouth, 1886, in-12°, p. 311.

(3) El Bekri, *Mo'djem*, p. 373.

(4) Ibn Qalâqis, *Diwân*, Le Qaire, 1905, in-8°, p. 52.

(5) Safi eddin, *Diwân*. Damas, 1297 hég., in-8°, p. 519.

(6) Ibn Bat'out'ah, *Voyages*, trad. Defrémery et Sanguinetti, t. II, Paris, 1877 p. 1. Sur l'état actuel, cf. B. Meissner, *Von Babylon nach Hira und Huarnaq* in 8° (1901), p. 18-20, cité par Vollers, *Die Gedichte des Mutalammis*, p. 200, note 1.

(7) Behâ eddin Zohâir, *Diwân*, Le Qaire, 1311 hég., in-8°, p. 86.

(8) *Khit'at*, Le Qaire, 1270 hég., 2 v. in-f°, t. I, p. 31.

(9) *Ibid.*, t. II, p. 408.

plaçait le palais de Tlemcen au-dessus d'El-Khaouarnaq, d'Er-Ros'áfah et d'Es-Sadir (1).

Après avoir passé d'Orient en Égypte, d'Égypte dans le Maghrib, le nom d'El-Khouarnaq, avec sa légende, pénétra en Espagne. Nous avons vu Fath' ibn Khaqân employer un hémistiche du vers d'El Asouad ben Ya'for : ailleurs, il place le palais du Verger, à Cordoue, appartenant au roi de Séville, El Mo'tamed, au-dessus d'El-Khaouarnaq et d'Es-Sadir (2). Ibn el Khat'ib, en décrivant le royaume de Grenade, compare Dakouân à ces deux palais (3) et cite ailleurs un vers du poète espagnol Ah'med ben El H'asan ez Zeyyât.

« Où sont les édifices élevés ? Ont-ils été détruits par un tremblement de terre ? Où sont le frère de l-Eiouân (El-Khaouarnaq) et Es-Sadir (4). »

Si maintenant, nous classons les différentes formes de la légende en Arabie, nous trouvons les groupes suivants :

1° Allusion à l'ingratitude du prince envers Sinimmâr (mais sans en donner les motifs).

- a) Hamzah d'Ispahan (*Annales*).
- El Motalammis (*Diwân*).
- Ibn Khaldoun (*Kitâb el'Iber*).
- El Khaouârezmi (*Mafâtih'*).
- Abou' t' T'amah'ân (*Diwân*).
- Salit' ben Sa'd (*Diwân*).
- 'Abd el'Ozza ben Imrou'l Qaïs (*Diwân*).
- Yazid b. Iyâs (*Diwân*).

(Ces allusions s'appliquent au château d'El-Khaouarnaq).

- b) Boraïq ben Iyâdh (*Diwân*).
- (Château de Dhah'yân).

2° La victime connaît une pierre qui enlevée, fait crouler l'édifice.

- a) Yaqout (*Mo'djem*).
- El Hamadzâni (*Compendium Kitâb el Boldân*).
- El Qazouini.
- Ibn el Athir (*Kâmel*).
- El Djaouâliqi (*Al Mu'arrab*) (1°).

(1) *Bighyat er Rouâd*, édit. et trad., Bel, t. 1, Alger, 1904, in-8°, p. 10 du texte, p. 12 de la trad., Bargès, *Tlemcen*, Paris, 1859, in-8°, p. 362.

(2) *Qalâid el 'Iqiân*, p. 11; Dozy, *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis*, t. 1, p. 43.

(3) *Descripcion del reino de Granada*, éd. Simonet, Madrid, 1860, in-8°, p. 27 du texte.

(4) *El Ih'ât'ah*, t. 1, Le Qaire, 1319 hég., in-8°, p. 157.

El Isbahâni (*Kitâb el Aghâni*) (1°).
(Avec le détail de l'interruption du travail).
(Château de Khaouarnaq).

b) El Isbahâni (*Kitâb el Aghâni*) (2°).
Maïdâni (*Proverbes*) (2°).
El Djaouâliqi (*Al Mu'arrab*) (2°).
(Château de Dhah'yan).

3° Sinimmâr est précipité pour n'avoir pas bâti un plus grand château.
Eth Tha'âlebi (*Histoire des rois de Perse*).
Tabari (*Annales*).
El Isfahâni (*Kitâb el Aghâni*) (3°).
Ibn el Athir (*Kâmil*).
Mirkhond (*Rauzat es safa*).
Nikbi ben Mas'oud (*Histoire des rois de Perse*).

4° Il est tué pour qu'il ne bâtisse pas un château pareil.
Le pseudo Djah'izh (*Kitâb el Mah'âsin*).
Maïdâni (*Proverbes*) (2°).
El Ibchihi (*Mostat'ref*).
El Djaouâliqi (*Al Mu'arrab*) (2°).
Abou Hilal el'Askari (*Djamharat el amthâl*).

L'épisode du Romancero se rattache à ce dernier groupe (ainsi que dans une certaine mesure les contes russe, romain, soudanais) mais avec un détail qui appartient au premier groupe: le dédit pour l'interruption du travail.

RENÉ BASSET,

Correspondant de l'Institut,
Directeur de l'École supérieure des Lettres d'Alger.
